

Gymnastique pour l'élève : le plaisir d'apprendre

PAR L. THOMAS

Ce nouvel ouvrage de notre collègue fait suite à sa réflexion amorcée en 1980 avec la publication de « Gymnastique sportive, perspectives pédagogiques école-club », qui faisait largement référence théorique à des auteurs tels que J. Piaget, J. Paillard ou J.-F. Le

Ny. Aujourd'hui, presque vingt ans plus tard, tout en précisant ses idées sur le rôle et la place de la gymnastique au sein de l'EP, il dénonce la dérive de l'intellectualisation abusive de la profession. Aussi c'est d'abord et avant tout, de la pédagogie pratique vécue avec plaisir qu'il propose et qui s'appuie sur cette réalité incontournable : un professeur avec une classe ou un groupe de jeunes, le plus souvent débutants, avec un temps limité et un certain matériel.

► L'ouvrage traite bien évidemment de la longue expérience gymnique de pratiquant et d'enseignant capitalisée par l'auteur depuis plus de trente ans. Mais nous allons voir qu'il déborde largement les aspects gymniques

pour une critique des fondements même de l'EPS. C'est probablement la partie la plus actuelle et la plus interrogative sur « la profession en question ». Elle encourt le risque d'être lue comme marginale avec le demi-sourire condescendant et agacé de tous ceux qui sont tellement sûrs de la supériorité de leurs savoirs savants. Elle nous apparaît pourtant comme la plus importante et la plus intéressante pour le métier. Pour la bonne raison qu'elle nous conduit inévitablement à un certain nombre de réflexions parfois déroutantes qui interpellent tous ceux qui ont à faire avec les activités physiques, sportives ou non, leur enseignement, du « prof de gym » de base au chercheur, en passant par les formateurs de formateurs, mais aussi les entraîneurs du débutant au champion. Pour les brevets d'État comme pour le professorat de sport ou le CAPEPS ou l'agrégation, quelle « dynamique des savoirs » ?

Les savoirs théoriques seront-ils toujours aussi excessivement privilégiés dans les formations où ils occupent le plus clair du temps des étudiants alors que « les savoirs pratiques sont bien sou-

vent à mille lieues de ce que la théorie décrit » ? [2].

► En fait, ce livre sur la didactique de la gymnastique est l'occasion, le prétexte pour aborder le problème fondamental de la formation actuelle des professeurs d'EPS, des relations théorie-pratique, dans le contexte qui est celui des UFR STAPS, avec sa logique universitaire de la connaissance pour elle-même. Connaissance légitime certes, mais trop souvent inadéquate à la complexité de la motricité pratiquement impossible à modéliser. Logique qui n'est pas celle des formations professionnelles qu'impliquent les compétences

En s'inspirant du livre de Michel Bourgeois « Didactique de la gymnastique » [1], L. Thomas nous livre ses réflexions.

requises pour être professeur d'EPS, comme pour tout intervenant dans la transmission de « savoir-faire » pratique, des APSA aux métiers manuels. Sans nier, bien au contraire, la réflexion théorique nécessaire et indispensable, l'auteur souligne finalement combien les contenus de formation du DEUG au CAPEPS, ou à l'agrégation, ne présentent que des rapports très lointains avec la pratique de ce qui se fait durant les heures d'EPS dans le secondaire. Tout professeur débutant dans le métier en prend immédiatement conscience avec son premier poste. Cette problématique abordée dans une *Introduction* de plus de vingt pages et dans la dernière partie de l'ouvrage d'une quarantaine de pages *Témoignages et réflexions*, traite du rapport de la connaissance à l'action.

► Elle est celle sur laquelle j'ai déjà publié [3] et qui m'interroge depuis mon passage à l'ex-nouvelle ENSEP. Elle peut être résumée par ce que nous dit le physicien J.-M. Levy Leblond : « le problème fondamental de la science (STAPS) aujourd'hui n'est pas celui de sa véracité,

mais celui de sa pertinence. Ce que nous apprenons dans tel ou tel domaine étroit de la physique ou de la biologie a-t-il de l'intérêt ? » [4]. Ce problème de « véracité-pertinence » s'est posé à moi avec force lors de la confrontation de l'étude « scientifique » de l'enfant de 0 à 6 ans en salle de cours à Chatenay-Malabry avec l'entraînement « empirique » de l'équipe nationale dans le gymnase de l'INS. Je prenais conscience qu'il s'agissait de deux mondes différents. C'est-à-dire celui de l'étude théorique des activités physiques, sportives ou non, et celui de leur pratique. En somme « quels

savoirs utiles pour apprendre à bien faire ? » [5]. Ce qui ne veut pas dire que les « recherches STAPS » ne soient ni légitimes ni utiles en tant que connaissances. Aussi je suis heureux que puissent être reprises et publiées des convictions que j'ai tenté de développer depuis. Ainsi ce pourrait être le début d'un changement particulier impliquant une réorganisation des choix dans l'ensemble des croyances et des valeurs reconnues dans les formations actuelles.

► En ce qui concerne la didactique de la gymnastique, la partie centrale du livre, sous le titre *La pratique et ses mystères ou les mystères d'une pratique* s'inscrit parfaitement dans la continuité d'autres ouvrages publiés sur la gymnastique en faisant la part belle à l'expérience concrète, à l'évolution historique de sa pratique et de son enseignement. L'auteur propose une classification volontairement simplifiée en un découpage empirique prenant en compte classiquement les appuis, les suspensions et les rotations dans une combinaison qui débouche naturellement sur une trentaine d'éléments tech-

niques. La visualisation des tableaux est parfaitement lisible au premier coup d'œil, grâce à plus de deux mille dessins agréablement stylisés par notre collègue Georges Chauvets. L'auteur est très méfiant des classifications qui se veulent exhaustives et qui ne l'ont

jamais convaincu de leur réelle utilité pratique. Aussi il a choisi de découper globalement ses quarante huit heures de pratique en trois grandes périodes : une période émotionnelle et fonctionnelle de familiarisation, une seconde d'authentiques apprentissages, et enfin une période de construction et de personnalisation, transcription fidèle de ce qui se passe réellement dans le gymnase.

Dans l'introduction qui traite de l'éducation physique en général, Michel Bourgeois aborde avec une première partie *Pour mieux comprendre la situation actuelle* un survol historique de 1960 à

nos jours avec la sérénité des années 60 où le sport à l'école devait faire découvrir les futurs

champions. Mais la crise de mai 68 ébranle certaines valeurs sportives avec par exemple les analyses critiques de Jean-Marie Brohm. Finalement écrit-il *l'EPS ne sert ni à faire des champions ni à faire des cerveaux*.

Aussi dans la série des modes et travaux, la pédagogie par objectifs (PPO) par exemple, apparaît comme un épisode de plus dans la suite ininterrompue des *vérités biodégradables* en éducation physique en perpétuelle quête d'identité. Aussi, il faut se *déli-miter pour exister* et l'EPS devient une véritable *discipline d'enseignement* avec ses programmes sans cesse revus et corrigés. Et pour cause, il est impossible de programmer la motricité de chaque élève lorsqu'il devient « sujet agissant ». De plus pour que l'éducation physique soit une discipline il faudrait alors admettre, me semble-t-il, le professeur d'éducation cognitive qui n'existe pas. Enfin on arrive au colloque de Poitiers en mai 95 « À quoi sert l'EPS ? » qui « montre à quel point la discipline manifeste un profond besoin de reconnaissance et de justification ? ».

Il faut aussi savoir que pour être publié, la remise en cause des formations universitaires, a du être fortement tempérée, car l'auteur a été incité à des transformations réductrices importantes par rapport à son premier manuscrit. Il est très difficile d'aller à contre-courant. Edgar Morin a bien montré que dans « le monde des systèmes fortement structurés, systèmes administratifs ou de pensée, l'information se heurte aux rigidités, aux habitudes, aux croyances admises, aux confort intellectuels ; elle dérange les schémas mentaux et les programmes en cours. On tend à l'ignorer, la refouler, l'anesthésier, et elle ne délivre son message, quand elle y parvient, qu'avec retard ».

► Bien sûr il est risqué d'être socialement en désaccord. Comment oser contester la validité des formations STAPS avec le pouvoir des cursus universitaires du DEUG à la thèse, alors que cette formation est à des années lumières des savoirs en actes que doit maîtriser un « prof de gym » face à une classe. À l'observation des épreuves physiques du CAPEPS, le plus souvent il ne s'agit plus de savoir-faire, mais hélas de non-savoir-faire, parodie des pratiques masquée par un verbalisme sans freins et sans fin, qui n'est pas le métier. Transmettre le savoir en STAPS, lequel ou lesquels ? Pour quoi faire ? Culture générale et/ou professionnelle ? Quel équilibre entre deux genres de savoirs différents que désigne un même verbe savoir « savoir sur les choses » (physiologie, psychologie, bio-mécanique, etc.) et « savoir faire les choses » (technique) des activités physiques sportives ou autres.

Pourrons-nous dépasser la difficulté d'être à l'écoute de l'autre pour débattre, malgré les idéologies, les étiquetages, les idées admises, les clivages politiques, les enjeux de territoires, de prestige, de corporatisme et de pouvoir, les postulats de l'EPS, pour que ces débats ne « se perdent pas dans les sables » ? L'université c'est la connaissance pour elle-même, admirable. Les APS, c'est essentiellement de la technologie éclairée par la connaissance des techniques de « savoir-faire », une connaissance en acte d'expérience vécue et qui se veut opérationnelle. Leur essence et leurs savoirs utiles sont avant tout dans le « faire », en somme retrouver

un juste équilibre entre connaissances déclaratives et connaissances procédurales. Il est indispensable de repenser les contenus de formation des futurs intervenants dans le monde des pratiques physiques.

► Transmission, comment ? De « l'amphi » au gymnase ou l'inverse ? Qu'est-ce qui est le plus important ? Qui détermine l'autre ? Comment coordonner et faire interagir la connaissance empirique du monde sportif et la connaissance universitaire, même s'il s'agit de deux genres différents ? Deux mondes à rapprocher ? Dans ma mission passée à la direction technique nationale de la FFG, j'ai rencontré le plus souvent deux mondes parallèles, même dans mes déplacements à l'étranger. Quelle spécificité des STAPS ? Quel profil d'enseignant dans les UFR ? Certifié, agrégé, maître de conférences, professeur ? Pour le meilleur « savoir sur les choses » possible des APS, certainement. Mais il est nécessaire que ces enseignants aient aussi ou aient eu une réelle pratique pour le meilleur « savoir faire les choses » possible des APS, en liaison avec les fédérations concernées, pour une véritable maîtrise de l'interaction entre discours et action. Le constat actuel : les pratiques ne sont trop souvent que des prétextes à dissenter théoriquement sans limites. Deux exemples, le CAPEPS, seize coefficients de théorie pour quatre de pratique. Elles sont dévalorisées dans l'emploi du temps des enseignants de l'UFR, pour 300 heures comptabilisées sur une année, il faut en faire 400 en pratique. C'est pourtant bien là que réside la raison première des STAPS. C'est avec le sujet agissant que le discours prend du sens. Faut-il que les STAPS continuent à se faire remarquer en dévalorisant cette spécificité qu'est la pratique des APS, en gonflant exagérément les discours reflétant les oppositions, voire les rivalités entre sciences humaines et sciences biologiques ? Faut-il continuer la regrettable opposition, non dite, mais bien réelle de deux courants : l'éducation physique scolaire et le mouvement sportif ? N'est-ce pas pourtant le même acteur dans ses transformations évolutives, la même motricité à l'œuvre de l'enfant débutant aux conquérants des extrêmes et des records ?

► Michel Bourgeois propose son témoignage d'enseignant et ses réflexions sur les STAPS, l'EPS et les APS. Après une carrière bien avancée, il éprouve le besoin de faire le point à titre personnel, d'exprimer son point de vue sur le métier, les transformations de formation par le cursus STAPS. Qu'est devenu le CAPEPS ? Cette certification prend d'abord en compte les savoirs académiques caractérisés par tous les discours plus ou moins « scientifiques » des STAPS, mais non la certification des « savoirs en action » et leur utilisation avec une classe. Tout le monde sait parfaitement dans le milieu de l'enseignement de l'éducation physique comme de l'entraînement qu'avec la même formation actuellement de plus en plus poussée scientifiquement, pour deux intervenants, leur façon d'enseigner est bien souvent très différente. Parce que l'enseignement mobilise ce qu'il y a de plus personnel, de plus original, de plus biographique chez un individu, bref une personnalité avec ses motivations, ses besoins de transmettre, de faire partager son plaisir d'agir et de convaincre. Il s'agit en fait de compétences d'une immense complexité où « savoir-faire » et « savoir-faire-faire » développent une pertinence et une efficacité que ne possèdent pas les « savoirs scientifiques » parce que ce n'est pas leur finalité. Il est quand même assez remarquable, au moment où j'écris ces lignes, que la problématique critique de Michel Bourgeois que je revendique depuis plus de vingt ans, va dans le même sens : « La dynamique des savoirs », où Gaëtane Chapelle pose les questions : « La théorie et la pratique peuvent-elles être comparées ? L'une peut-elle être au service de l'autre ? ». Pour finalement répondre : « *Ou doit-on considérer qu'il s'agit de deux mondes différents ?* » [2]. Il est question tout simplement de deux genres différents, comme l'avait déjà dit Jack Dewey [6] au début du siècle, entre « savoir-faire » et « savoir-que ».

► Mon discours comme celui de Michel Bourgeois ne va pas dans le sens de l'air du temps du CAPEPS de ces dernières années. Il irait plutôt dans le sens de celui d'un ministre de l'Éducation nationale précédent : « *C'est une révolution qui intéresse pas seu-*

lement l'université mais aussi l'entreprise et toute la société. Nous avons vécu depuis des siècles avec l'équation : savoir = pouvoir. Il faut y ajouter désormais une équation nouvelle : savoir-faire = pouvoir » [7].

Dans le monde des pratiques, la liberté du pouvoir agir se situe dans les « savoir-faire » et dans les « savoir-faire-faire », parce que la connaissance utile est dans le « faire » lui-même. Ce ne sont pas des UFR STAPS où on morcelle en savoirs spécialisés qu'il faudrait, mais une UFR de la motricité où serait prise en compte et étudiée prioritairement l'expérience des praticiens, alors que « la machine institutionnelle, elle, reste essentiellement organisée en universités disciplinaires : l'homme biologique est étudié en biologie et l'homme psychique en psychologie... L'homme social est lui-même morcelé selon ses activités et croyances » nous dit Edgar Morin. Peut-être alors pourrions-nous aborder autrement l'étude de l'aventure motrice qui contient en son fonctionnement même sa capacité adaptative à affronter l'incertitude de toute pratique quelle que soit l'éducation. Hélas, encore, de trop nombreux scientifiques des STAPS « *sont comme les loups : ils urinent pour marquer leur territoire et mordent tout intrus qui y pénètre* » [8].

Louis Thomas

Professeur agrégé honoraire EPS, UFR STAPS. Clermont-Ferrand.

Bibliographie

- [1] Bourgeois (M.). *Didactique de la gymnastique*. PUF. 1998.
- [2] Chapelle (G.). « Aller savoir » in « La dynamique des savoirs ». *Sciences Humaines* hors série n° 24. 1999.
- [3] Thomas (L.). « Entraîneur ou ordonnateurs » survêtement et baskets ou cravate et blouse blanche. *Le gymnaste*. 1987.
- « EPS entre fantasmes et réalités ». 1994.
- « Du mythe d'EP au bonheur des heures d'APS », in *À quoi sert l'EPS ?*, colloque de Poitiers. Dossiers EPS n° 29. 1996.
- [4] Lévy Leblond (J.-M.). *La pierre de touche. La science à l'épreuve*. Folio essais. 1996.
- [5] Thomas (L.). *Technologie et didactiques des APS*. Actes du colloque de Strasbourg avril 1992. Éditions AFRAPS 93.
- [6] Dewey (J.). « Human Nature and Conduct ». *An introduction to Social Psychology*. G. Allen et Unwin. 1992. Cité par Varela (F.-J.) in « Où est le bonheur ? ». *Le bonheur comme savoir-faire*. Le Monde éditions 1994.
- [7] Article extrait du Monde du 23 juin 1995.
- [8] Curien (H.) cité par Morin (E.) in « La dynamique des savoirs ». *Sciences humaines*, hors série n° 24. 1999.